

On peut parler avec un philosophe même quand il est mort

Max Kohn

« On peut parler avec un philosophe même quand il est mort ». Cette phrase, Jean-Toussaint Desanti me l'a dit au cours d'une de nos conversations à la fin de sa vie, et elle s'est révélée juste. Plus d'une fois, je me suis adressé à lui en moi pour savoir ce qu'il pensait d'une situation dans laquelle j'étais pris, et les choses s'éclaircissaient.

Je l'ai connu pour la première fois quand j'ai fait mes études de philosophie à la Sorbonne à Paris 1. J'ai passé ma Maîtrise de Philosophie « Les Concepts de la psychanalyse dans l'épistémologie de Gaston Bachelard », sous sa direction en 1977. J'avais été impressionné par sa capacité de penser en direct quasiment sans notes tout en fumant sa pipe d'écume qui était une partie de son corps. C'était une présence humaine d'une grande densité, cherchant son chemin de pensée, en jetant des regards sur ses interlocuteurs pour bien s'assurer que sa pensée passait pour les autres. Puis nos chemins se sont séparés. J'ai poursuivi mes études de philosophie, puis de psychologie et je suis devenu psychanalyste. Je n'avais lu que quelques-uns de ses livres à l'époque.

Et puis, bien longtemps après, en 1999, dans mon quartier, rue des Martyrs à Paris, je le croise souvent et un jour je me décide à aller lui parler en me présentant. Il me regarde et me dit qu'il se souvient très bien de moi, ce qui m'a quand même surpris.

Au gré des rencontres dans le quartier, nous bavardons de plus en plus de choses et d'autres et Dominique Desanti est souvent avec lui. Ils croisent ma femme Nelly et mes enfants, Maylis, Jessica, Emmanuel. Un jour, il me propose de déjeuner avec lui dans un bistrot sicilien rue des Martyrs, aujourd'hui disparu, tenu par Tonio avec qui il parlait en corse. Cela a son importance dans sa réflexion sur l'écart à une langue et l'abîme qui sépare les corps parlants. Il y avait là une langue commune, même si le sicilien n'est pas le corse.

Ces déjeuners étaient en fait des conversations philosophiques et eurent lieu une fois par mois jusqu'à la fin de sa vie. J'amenais un sujet que je voulais approfondir avec lui, et si je le rencontrais un peu avant dans le quartier, je lui disais de quoi je voulais parler. Cela déclenchait immédiatement un réseau associatif en lui et en moi qu'il fallait du temps pour expliciter. Je ne prenais que très rarement des notes, pour ne pas casser la vivacité de la pensée en acte, mais cela m'est arrivé à plusieurs reprises, surtout quand il rectifiait et

corrigeait un texte que j'avais pu lui donner où une phrase ne tombait pas juste. Penser juste, trouver les mots pour dire les choses comme il faut, c'est terriblement dur. On se trompe souvent, on erre, et puis la bonne formule vient, comme cela et pas autrement. C'était cela penser avec lui. Très vite, il m'a tutoyé, me confiant la nécessité où il était lui d'avoir un interlocuteur présent physiquement pour partager des idées.

Même si nous traitions sans jamais l'épuiser un sujet à chaque conversation, on déviait souvent vers d'autres thèmes ou en parlant de la vie. Il m'a énormément aidé pour toute ma réflexion sur le yiddish et l'inconscient et j'en tiens compte dans mes travaux.¹

Entre les conversations chez Tonio, je travaillais énormément, parce que j'avais compris tout de suite la chance incroyable que j'avais d'avoir un tel interlocuteur qui me donnait son amitié et me prêtait sa capacité de penser fulgurante. Il m'a repris pas mal de fois, parce que ce n'était pas ça, que ce soit pour une réflexion ou pour des choses de la vie, mais il me laissait mon entière liberté. Je n'ai pas de chef ni de maître et je sens immédiatement quand quelqu'un est prêt à me tuer au nom d'une idéologie, parce qu'il a une certaine idée de ce que dois être ou pour défendre son pouvoir. Je me sentais en sécurité avec lui. C'est inestimable.

¹ *L'Inconscient du yiddish*, Actes du colloque international. 4 mars 2002, (sous la dir. de Max Kohn et Jean Baumgarten, collaboration technique, Paris, Anthropos Economica, 2003.

Yiddishkeyt et psychanalyse - Le transfert à une langue. Actes du colloque international, 27 mai 2005, ouvrage collectif (sous la dir. de Max Kohn), Paris, MJW Fédition, 2007, avec le concours de la Fondation pour la Mémoire de la Shoah.

Max Kohn., *L'événement psychanalytique dans les entretiens en yiddish*, préface de Robert Samacher, Collection « Culture & Langage », Paris, MJW Fédition, 2015.

Je lisais et relisais ses livres entre les conversations et je lui parlais d'un point obscur ou carrément incompréhensible pour moi, si bien que j'ai pu m'approprier son œuvre, qui n'est pas un système, ou en tant cas me frayer un chemin à l'intérieur, qui soit le mien.

On ne peut pas être dans une langue. On est sur la corde raide à devoir vérifier si ce que l'on dit est entendu par un autre, à chaque instant. Cela rejoint ce que je vis quand je suis en fonction d'analyste où je me heurte au fait que le sujet que je reçois est aussi là avec son enfant interne qui ne parle pas encore qui n'as pas de langue bien définie et où nous devons apprendre ensemble une autre langue, créer une langue commune.

Au bistrot, nous buvions du Valpo, du Valpolicella et nous mangions souvent des polpettes (*polpeta*) et des pâtes à l'arrabiata. Tonio nous offrait une grappa à la fin du repas. Chacun payait sa part et cela, il y tenait beaucoup. Chacun joue sa vie seul. Il y a des moments communs, partagés avec d'autres, mais il faut y aller seul. La dette ne doit pas être une aliénation. Quand il est mort, j'ai publié un livre *Traces de psychanalyse*² que j'ai dédié à sa mémoire et que j'ai donné à Dominique Desanti. Elle est venue chez moi le chercher et nous avons pu en parler après. Dans ce livre, il y a certains textes qui sont le résultat de conversations avec Jean-Toussaint Desanti, par exemple sur Hiroshima, Moby Dick, les sœurs Papin. J'ai aussi acheté un cabinet rue de Navarin en 2000 avec l'argent de mes parents au moment de la mort de ma mère en 1998. J'ai maintenant son portrait dans mon cabinet que Christine Goémé m'a donné le 14 juin 2019. Dominique est venue à la fête pour l'inauguration et elle est aussi venue en 2006 à la remise du prix Max Cukierman que j'ai reçu. Elle m'a dit à cette occasion que j'étais un autre quand je parlais yiddish, que mon corps n'était pas le même. Cela m'a beaucoup fait réfléchir. Ma fille Jessica avait fait une interview d'elle pour ses activités pendant la résistance.

Ni Touky, ni Dominique ne m'ont jamais rien dit de l'origine juive de Dominique et de ses parents déportés. Tous deux savaient parfaitement à quoi s'en tenir avec moi et mon histoire familiale. J'en parle et il est possible d'en parler avec moi. Beaucoup de choses m'apparaissent après-coup autrement maintenant par rapport à ce qui se passait entre nous. Dans une discussion intérieure avec Touky, il me dit à ce sujet que cela ne change

²Max Kohn., *Traces de psychanalyse*, Limoges, Lambert-Lucas, 2007.

rien à ma relation avec lui et que ce n'est pas mon problème. J'ai aussi eu l'occasion d'interviewer Dominique le 16 juillet 2009 et on trouve son interview sur mon site.³

Jean-Toussaint Desanti⁴ rappelle que les Grecs disaient parfois de la mer, qu'elle est le chemin, *pontos*. Il se demande comment ne pas se noyer dans la mer, sortir de l'inquiétude devant l'indéterminé, effacer la mer de sa Corse natale, affronter l'indéterminé, franchir l'informe et peupler ce désert marin.

Pour lui, les hommes de la mer Égée, de Crète, de Délos, de Rhodes et d'ailleurs ont dû assumer le lien entre « ici » et « ailleurs » qui marquait leur insularité en universalisant leur « ici ». Ils ont constitué ce que les Grecs appelaient une *Koinè*, une communauté d'échanges et de culture, ils ont relié les îles. L'insularité, c'est l'ouverture indéfinie de l'expérience dans tous les champs et la nécessité d'apporter là la précision maximale.

« Nul homme n'est une île et nulle île n'est une île » écrit Carlo Ginzburg Pour Jean-Toussaint Desanti, on cherche dans les mots le chemin vers le sens, il faut entendre la voix qui parle dans le texte, c'est une scène entre des gens, une scène charnelle dans un entre-corps, dans une coprésence que l'on ne peut pas franchir, dans un écart qu'on ne peut pas combler.

La mer n'est pas forcément dangereuse, ce peut être un chemin, comme c'est le cas entre les îles grecques. Jean-Toussaint- Desanti avait l'*Odyssée* d'Homère en grec ancien sur sa table de chevet avant de mourir et il lisait un peu d'Aristote dans le texte toutes les semaines. Pour lui, on cherche dans les mots le chemin vers le sens. C'est aussi pour avoir accès à ce monde que j'apprends le grec moderne et que j'aime aller en vacances sur une île grecque, Syros, dans les Cyclades. Effacer la mer, c'est en faire un chemin. Le chemin n'est pas tracé d'avance pour l'être humain, il faut l'inventer à chaque pas seul et en collectivité, en équilibre instable au-dessus d'un abîme, comme sur une corde raide dont on sait d'où elle part, mais qui n'a pas de point d'attache. Jean-Toussaint Desanti me disait :

³ Interview de Dominique Desanti, journaliste, écrivain, Paris, 16 juillet 2009.

Page 1 des interviews Autres langues sur mon site :

<http://www.maxkohn.com/interviews-autres-langues/>

⁴ Jean-Toussaint Desanti : le désir de philosopher, Marcel Rodriguez; Métis Films, 2009, Vidéo DVD.

Jean-Toussaint Desanti, « Effacer la mer. « Une réflexion sur l'identité corse », Esprit, N° 232 (5), Mai 1997, pp. 148-155.

« Toi qui es dans ta langue, tu es sur la corde. Ton point d'équilibre est entre mot et sens, marque et sens. Tu ne peux pas trouver ton équilibre, si tu n'es pas à chaque mot où tu vacilles dans la perte de ta langue, codésigné par d'autres parlants qui la parlent. »⁵

La pensée est un chemin indéterminé. Je ne sais pas où je vais dans la psychanalyse et elle non plus. Les tours et détours de l'inconscient ne rentrent dans aucun schéma. C'est le chemin de l'inconscient.

⁵ *L'Inconscient du yiddish*, (sous la dir. de Max Kohn et Jean Baumgarten), Paris, Anthropos Economica, 2003.